

du pays les plus soignés dans leur mise et les plus amoureux de leur toilette. On concevra de suite combien l'essor tout naturel de son attachement pour sa tante était entravé par le rempart de bêtes nuisibles à tout costume dont elle vivait entourée. Les visites qu'il lui faisait étaient presque des actes d'héroïsme de sa part ; il ne pénétrait qu'en tremblant dans cette maison où l'attendaient les salissantes caresses de la chienne et de la chatte, qu'il recevait avec une fureur dont il avait mille peines à contenir les élans.

Il sortait de chez sa parente plein d'humeur, de poils, de puces, de crotte en hiver, de poussière en été, et il s'enfuyait chez lui, où il se débarrassait, armé de brosses et d'éponges, des dépouilles animales récoltées quand il avait dû recevoir à bras ouverts Diane en entrant, Doxine sur ses genoux, et attraper sur son chapeau quelques preuves marquantes de sa tournée au pigeonnier. Mais ce qui l'exaspérait le plus était la fourrure de la chatte, qui, une fois attachée à ses vêtements, résistait à la brosse la plus forte sans les abandonner. Il résolut de se débarrasser de cette horrible bête à tout prix, et l'idée de l'empoisonner lui vint d'abord, mais craignant d'être découvert il renonça à ce moyen et fit l'emplette d'un superbe chien de Terre-Neuve, qui, indépendamment de tirer son maître de l'eau quand il y tomberait, avait la spécialité de tuer les chats avec une aisance et une promptitude inappréciables : il les saisissait sur la nuque, les tournait en l'air en leur brisant l'épine dorsale, et crac ! la bête ne rebougeait plus.

Accompagné de ce magnifique animal, il se rendit au domicile de sa tante, qui, le voyant arriver dans l'avenue conduisant chez elle, accourut à sa rencontre et le félicita d'abord sur sa superbe acquisition ; mais, tous deux parvenus au seuil de l'édifice, lorsque Doxine voulut comme à l'ordinaire témoigner au visitant son plaisir de le revoir, le chien,